





Paul Harvey-Brookes, une carte verte inspirante et riche de la réalité sur notre manière de traiter la nature.

Et la vie jaillit au cœur des jardins

Les sources de la vie sont toutes présentes au cœur du jardin. Les créateurs du 33^e Festival international des jardins les interrogent et proposent des solutions vers une renaissance.

Le jardin concentre toutes les sources de la vie. Le thème du 33^e festival des jardins de Chaumont-sur-Loire a écos de ce constat, à l'heure où la vie est menacée. « 80% des insectes ont disparu en trente ans. Les vingt-cinq équipes qui ont été sélectionnées sur concours proposent des jardins très intéressants techniquement et conceptuellement, avec audace et humour », présente en ouverture la directrice du Domaine de Chaumont, Chantal Collet-Dumond. La magie du festival opère, car il parvient une fois de plus à se renouveler : cette 33^e édition surprend toujours, interroge sur les sols, l'eau, les règnes animal et végétal, la mort qui n'est que le commencement d'un nouveau cycle. Le Festival, ce sont aussi cinq cartes vertes données à des grands noms du monde du jardin. Sans contraintes, ils s'inscrivent tout naturellement dans le thème du jardin source de vie. À l'image des architectes-paysagistes Arnaud Maurières et Éric Ossart, qui nous parlent de l'émotion au cœur du jardin. Une émotion d'autant plus forte qu'Éric Ossart a participé aux débuts du festival à Chaumont avec Jean-Paul Piget et qu'ils y reviennent tous deux présenter leur travail pour la première fois. « Il y a trente-deux ans

exactement, nous mettons les pieds pour la première fois à Chaumont. Ce jardin raconte une histoire importante dans l'histoire des jardins modernes... »

« L'arbre, la vie et l'avenir »

Les deux architectes reviennent aux sources de leur inspiration à travers ce jardin posé au Gouloup (n°38) : ils l'ont construit autour de deux arbres isolés, l'un autour d'un patio entouré de hauts murs de pierres brutes, l'autre s'imposant comme une sculpture végétale. « Le rapport intérieur-extérieur nous a inspirés. Nous avons choisi un arbre source de vie, l'autre se projettes sur le mur jaune tel un écran », explique Arnaud Maurières. Au-delà, le jardin cristallise les grandes émotions qui ont traversé la carrière des deux créateurs. Il y a eu la restauration des Colombières à Menton, jardin créé par Ferdinand Bac entre 1917 et 1925. « C'est le premier jardin méditerranéen moderne, avec des cyprès, chênes verts et oliviers, créé à une époque où l'on ne fait que des jardins exotiques sur la Côte d'Azur. Avec une invention, la jarre à huile posée sur un socle : à l'époque c'est tout

aussi décalé que l'urinoir de Duchamp est choquant ! » En hommage, on retrouve une jarre à Chaumont. Classées au titre des Monuments historiques, les Colombières vont influencer de nombreux paysagistes et architectes dans le monde. Notamment le Mexicain Luis Barragan, dont les deux Français vont largement interroger l'œuvre pour mieux restaurer le jardin méditerranéen. Et se laisser séduire par le travail des Mexicains. L'émotion, Paul Harvey-Brookes l'a ressentie en laissant libre cours à son imagination dans une autre carte verte (n°24). Britannique installé depuis 2020 à Boursay, près de Vendôme, il participe chaque année au Chelsea Flower Show à Londres, manifestation horticole majeure. « C'est du business avant tout ; ici j'ai pu travailler le concept, faire un jardin qui pose des questions : qui veut une vraie nature, qui donne la vie, où ? » Son jardin oppose la sphère agricole et la nature sauvage. On y serpente sur un tapis multicolore crissant sous les pieds comme du sable. « Ce sont des particules de plastique car, malheureusement, on en trouve partout sur la planète. » Qui, paradoxalement, dégage une véritable esthétique.

échos



L'habitant-paysagiste.

> **Déclaration Instagram.** Les demandes en mariage se faisaient autrefois dans un cadre intime. Aujourd'hui, elles se postent sur Instagram : chacun déclare sa flamme comme bon lui semble, mais il y a désormais au Gouloup un jardin de la déclaration (n° 32) où le cadre idéalement fleuri attend les amoureux.
> **Hommage à l'art brut.** On connaît déjà le Jardin des hypothèses, jardin pérenne au Gouloup signé Bernard Lassus. Le grand maître présente cette année une carte verte surprenante (n° 19 bis), dans laquelle il rend hommage à François Portrat, artiste autodidacte dans la lignée du facteur Cheval. Bernard Lassus présente des objets rattachés à François Portrat, qui illustrent son concept d'habitants-paysagistes.

> **Œuvre en tuffeau.** L'académie des savoir-faire sur la pierre, financée par la fondation Hermès, a permis à des artistes, artisans, ingénieurs et architectes de travailler sur le tuffeau à Saumur. Leur œuvre gravée et incrustée est présentée au cœur de la Forêt du futur de Bas Smets, au Gouloup.
> **Ouvert tous les jours jusqu'au 3 novembre à partir de 10 h. Tarif 20 €, réduit 12 €, 6-11 ans 6 €.** Tél. 02.54.20.99.22.
> **Où se restaurer ?** Restaurant le Grand Vélum, comptoirs des tilleuls, café du parc et Estaminet à l'intérieur du domaine. Restaurant gastronomique le Grand Chaume le soir, ferme Queneau, où se trouve également l'hôtel le Bois des charmes.

Textes : Béatrice Gossard, Anne-Sophie Pierraudin. Photos : NR, Jérôme Dutac. Réalisation : Service prépresse NR. Secrétariat de rédaction : Agnès Aourousseau.
La Nouvelle République du Centre-Ouest, 252, avenue de Grammont, 37048 Tours Cedex 1. Tél. 02.47.31.70.00 - Fax 02.47.31.70.70.
Directeur de la publication, président du Directoire : Olivier Saint-Cricq
Directeur de la rédaction : Christophe Henneault. Rédacteur en chef : Luc Bourinier. Responsable thématique : Anne Irijud.
Régie publicitaire NR Communication Tours : 02.47.60.62.51
CPPAP 0525 C 87037 - ISSN 2260-6858 - Imprimerie La Nouvelle République - Tours



Origine principale du papier : France
Taux de fibres recyclées : supérieur
ou égal à 50 % / Saturation carbone
et papier : Photocopier ou digi à
0,01 kg/tonne.



LES JARDINS DE CHAUMONT

Redécouvrir le monde à hauteur d'insectes

Les pollinisateurs sont des travailleurs infatigables et indispensables. Et si l'on prenait le temps d'envisager le monde de leur point de vue...

Des tours s'élèvent à la verticale, mais nous ne sommes pas dans un monde de béton, loin de là. Des tours de bois pour abriter des colonies de travailleurs infatigables : deux douzaines d'hôtels à insectes jaune orangé, autant de nichoirs rouges sur les hauteurs, sans oublier des auberges à papillons et autres immeubles à chauve-souris. Au centre des plantes nourricières, indispensables à cet incessant travail. Cette ville des pollinisateurs est née de l'imagination d'un paysagiste-enseignant américain, Scott Biehle, qui a travaillé avec ses étudiantes pour proposer un jardin, Pollinators city (n°3) qui inverse les rôles : et si ce n'était pas l'homme l'espèce dominante mais bel et bien le règne des insectes, respectueux du monde végétal ? La déambulation au cœur de cette cité unique, en clin d'œil à New York, amusera petits et grands. L'équipe italienne de Stigma (n°4) a grossi à la loupe le stigmate, orifice trachéal des insectes qui leur permet de respirer. Et donc de polliniser, recycler nutriments et organismes, rendre les sols fertiles, etc. « Nous ne pourrions pas vivre sans les

insectes. Nous avons observé comment ils travaillaient pour dessiner notre jardin », souligne Arianna Tomatis, paysagiste. Le violet est la couleur du monde des insectes, la seule qu'ils peuvent percevoir jusqu'à l'ultraviolet. « Les spirales, les cercles sont très présents dans leur anatomie, c'est pourquoi nous invitons les visiteurs à passer sous des arches violettes », complète Walter Coccia, architecte-paysagiste. Ce jardin a été conçu « pour la nature » : plus on progresse, plus on passe de l'environnement des petits insectes à de plus gros animaux. Mais l'homme n'est présent qu'en visiteur et peut s'inspirer de ce qui reste essentiel à la vie : des souches nourricières, des nids en osier, une mare et de nombreuses fleurs, dans les violets elles aussi. « Le jardin, c'est la clé pour notre survie. Les techniques simples valent de l'or pour demain, alors que les jardins trop esthétiques, trop entretenus sont des milieux mourants. » Le jardin contigu Spiralis (n°4 bis), espace naturaliste conçu par Maëlle Delassus, fait le lien entre règne animal et règne végétal. Le jardin doit aller vers la forêt, retrouver son côté sauvage et la diversité.



Les concepteurs italiens de Stigma, jardin au cœur du monde des insectes.

Au théâtre côté jardin blanc

Une fabuleuse invitation à assister au spectacle vivant de la nature, sur fond de décor hivernal.



Le surprenant théâtre du rideau blanc. Plongée dans la nature du Grand Nord.

Un peu plus et on entendrait trois coups annoncer le début de la représentation. Devant le grand mur de bois annonçant le Théâtre du rideau blanc (n°19), une ouvreuse en aiguilles accueille le spectateur. De l'autre côté, la pièce se joue à ciel ouvert et en plein hiver. Les pas du visiteur crissent sur un chemin couvert de glace faite de verre pilé. Il mène à un abri de bois semblable à ceux que l'on trouve dans la nature suédoise. Son banc fait face à la scène, recouverte comme tout le paysage d'une neige de

perlite. Interprétés par des conifères anthropomorphes, les personnages bleu-vert contrastent avec ce blanc décor. L'un d'eux se pavane, juché sur une tournette. Les rouges-gorges improvisent ; il paraît même qu'un renard a élu domicile dans la niche du souffleur. Pas de doute, c'est bien un spectacle de la nature que l'on assiste. Avec, à la mise en scène, un collectif canado-suédois de trois scénographes issus du monde du théâtre et ayant collaboré avec Bob Wilson, et dont l'un est aussi architecte paysagiste.

Des arbres sur les toits de la cité

On peut aller plus loin que les murs végétaux pour imaginer la ville verte de demain.



La ville de demain fera la part belle au végétal.

Qui n'a pas observé un arbre, de belle ampleur, poussant dans l'anfractuosité d'une falaise ? « Nous n'avons rien inventé, un arbre peut pousser à la verticale et les racines trouver leur place. Les arbres peuvent sortir d'une façade, par phototropisme (orientation par la lumière) ils se redresseront ! » David Simonson et Thibault Rouet ont imaginé la ville de demain qui joue sur la biodiversité, en ayant recours à de nombreuses vivaces, mais aussi à des arbres, en plantant les sujets en élévation. « Aujourd'hui on connaît les murs végétaux, on peut

aller encore plus loin ! Sur des tours mutantes faites d'un mélange vivant de chaux et de ciment bas carbone, des arbres et des végétaux poussent, rendant vivables les îlots de chaleur. Des tours avec des failles, dans lesquelles se glisse un tapis de sédum. La nature et les structures de la ville ne font plus qu'un. « Il faut penser le bâtiment de demain qui accueillera la végétation à l'intérieur, afin que les racines puissent aller chercher au plus frais. » Pour les deux paysagistes, à chaque condition difficile une plante peut s'adapter, « il suffit d'observer la nature ».

22 MAI 2024 | 41 | LES JARDINS DE CHAUMONT | 3

LES JARDINS DE CHAUMONT

De la mort naît la diversité

La décomposition permet la régénération de la nature.
Souches et carcasse émergent de trois surprenants jardins.



La carcasse surprenante du collectif MONSTR.

En pénétrant dans le jardin Carcasse (n°15), on ne voit d'abord que désolation. Un monticule rocailleux percé d'une végétation éparse. Mais le visiteur n'est pas dupe : une sorte de grosse arête semble émerger au loin, laissant à penser que l'ilot minéral cache quelque chose. À mesure que l'on contourne le monticule, la végétation se fait plus luxuriante et les contours de la forme mystérieuse se précisent. Il s'agit du squelette d'une énorme créature, peut-être préhistorique, peut-être fantastique. En se décomposant, l'animal a redonné vie à la terre aride, appauvrie par l'homme, où il s'était échoué. Une mise en scène étonnante, imaginée par le collectif de sculpteurs MONSTR, qui s'est associé à un paysagiste et à une étudiante. Ces concepteurs ne sont pas les seuls à avoir vu dans la mort une source de vie.

À sa manière, Le Bois sacré (n°12) explore le même thème. Au milieu de la forêt, une clairière est devenue sanctuaire. Au centre de ce cloître délimité par de massifs poteaux de bois, repose un arbre immense, à l'horizontale. Le sanctuaire et les stères qui le portent donnent à son tronc des allures de gisant. Ce chêne déraciné, l'architecte-paysagiste Phi-

lippe Allignet est allé le chercher dans le parc de loisirs de la commune voisine, Onzain. Mais il faut imaginer qu'il est tombé là, au milieu de cette clairière où, mort, il entretient le vivant. « J'ai voulu montrer comment la chute d'un arbre permet à tout un écosystème de se régénérer », explique le concepteur.

La même idée est explorée dans le jardin Parenthèses (Re)naissantes (n°7). Elle est incarnée par deux grosses souches de bois que des agriculteurs locaux avaient conservés sur leurs parcelles. En se décomposant pendant plus d'un demi-siècle, elles ont donné naissance à de petits jardins nourriciers et habités. On les découvre en observateur, tenu entre parenthèses par de grandes arches de métal. Lorsqu'elles ne sont pas structurées en galerie, elles forment une anamorphose mettant en valeur la souche centrale. « La parenthèse symbolise le fait que la fonction première du jardin, dans nos vies, est de nous permettre de prendre du recul et de nous ressourcer », expliquent les concepteurs.

Cinq paysagistes qui se sont rencontrés à l'École nationale supérieure du paysage de Versailles, alors qu'ils étaient tous en reconversion. Une autre forme de renaissance.

Un manteau de laine en couvre-sol blanc

Un paillage animal surprenant, isolant, retenant l'humidité et nourricier.



Paul de Marliave, Gala Pillaud-Vivien et Manon Jacob, l'équipe du Jardin pastoral.

Ce n'est pas tout à fait de la neige... Le blanc manteau qui s'étire sur le Jardin pastoral (n°8) est d'origine animale, puisqu'il s'agit d'un paillage réalisé en laine de mouton. « C'est isolant l'hiver, cela capte l'humidité l'été et cela apporte des éléments nutritifs après un an », résumement les jeunes architectes Paul de Marliave et Gala Pillaud-Vivien, qui ont testé cette technique autour de pommiers dans le Cher. Ils se sont associés à Manon Jacob, artiste et designer textile, afin de créer un jardin aussi féérique qu'utile, où les graminées vaporeuses

et les vivaces colorées vont sublimer la matrice de fond, blanche. « La laine est un résidu que les éleveurs ne peuvent valoriser, ils la brûlent ou l'enterrent. Nous avons voulu montrer un débouché pour la laine de mouton (du Cher) que nous avons lavée et cardée à la main pour qu'elle soit floconneuse. » On la découvre également feutrée pour adoucir des assises en pisé. Des processus industriels peuvent être mis au point pour un paillage à plus grande échelle. « Le suint peut être intéressant, mais ici nous avons dû l'enlever pour des questions d'hygiène. »

L'éveil de la graine pour la beauté du gène

L'ADN décliné de façon végétale peut représenter la biodiversité.



L'éveil de la graine, source de vie du monde végétal.

Imaginé par un groupe d'étudiants de l'Institut agro Rennes-Angers, ce jardin (n°14) coche toutes les qualités que l'on attend du festival : il est esthétique, s'empare du thème annuel de manière originale et l'exprime avec beaucoup de lisibilité.

Pour le concevoir, les cinq apprentis ingénieurs en paysage sont partis du constat que la graine était la source de vie du monde végétal. Dans leur jardin, elle est représentée par une imposante structure de bambou tressé d'où jaillissent de gros

brins d'ADN en fer forgé symbolisant la diversité génétique.

Après avoir volé au-dessus des massifs, ils plongent dans la terre. Chacun dans un environnement différent : jardin sauvage, ornemental ou potager. Un peu plus loin, un gros bourgeon floral, lui aussi fait de bambou tressé, symbolise une autre étape du renouveau de la vie.

Un cocon garni de bancs où le visiteur peut, à mi-chemin du festival, prendre le temps de se ressourcer avant d'aller butiner d'autres jardins.

LES JARDINS DE CHAUMONT

De la mort naît la diversité

La décomposition permet la régénération de la nature.
Souches et carcasse émergent de trois surprenants jardins.



La carcasse surprenante du collectif MONSTR.

En pénétrant dans le jardin Carcasse (n°15), on ne voit d'abord que désolation. Un monticule rocailleux percé d'une végétation éparse. Mais le visiteur n'est pas dupe : une sorte de grosse arête semble émerger au loin, laissant à penser que l'ilot minéral cache quelque chose. À mesure que l'on contourne le monticule, la végétation se fait plus luxuriante et les contours de la forme mystérieuse se précisent. Il s'agit du squelette d'une énorme créature, peut-être préhistorique, peut-être fantastique. En se décomposant, l'animal a redonné vie à la terre aride, appauvrie par l'homme, où il s'était échoué. Une mise en scène étonnante, imaginée par le collectif de sculpteurs MONSTR, qui s'est associé à un paysagiste et à une étudiante. Ces concepteurs ne sont pas les seuls à avoir vu dans la mort une source de vie.

À sa manière, Le Bois sacré (n°12) explore le même thème. Au milieu de la forêt, une clairière est devenue sanctuaire. Au centre de ce cloître délimité par de massifs poteaux de bois, repose un arbre immense, à l'horizontale. Le sanctuaire et les stères qui le portent donnent à son tronc des allures de gisant. Ce chêne déraciné, l'architecte-paysagiste Phi-

lippe Allignet est allé le chercher dans le parc de loisirs de la commune voisine, Onzain. Mais il faut imaginer qu'il est tombé là, au milieu de cette clairière où, mort, il entretient le vivant. « J'ai voulu montrer comment la chute d'un arbre permet à tout un écosystème de se régénérer », explique le concepteur.

La même idée est explorée dans le jardin Parenthèses (Re)naissantes (n°7). Elle est incarnée par deux grosses souches de bois que des agriculteurs locaux avaient conservés sur leurs parcelles. En se décomposant pendant plus d'un demi-siècle, elles ont donné naissance à de petits jardins nourriciers et habités. On les découvre en observateur, tenu entre parenthèses par de grandes arches de métal. Lorsqu'elles ne sont pas structurées en galerie, elles forment une anamorphose mettant en valeur la souche centrale. « La parenthèse symbolise le fait que la fonction première du jardin, dans nos vies, est de nous permettre de prendre du recul et de nous ressourcer », expliquent les concepteurs.

Cinq paysagistes qui se sont rencontrés à l'École nationale supérieure du paysage de Versailles, alors qu'ils étaient tous en reconversion. Une autre forme de renaissance.

Un manteau de laine en couvre-sol blanc

Un paillage animal surprenant, isolant, retenant l'humidité et nourricier.



Paul de Marliave, Gala Pillaud-Vivien et Manon Jacob, l'équipe du Jardin pastoral.

Ce n'est pas tout à fait de la neige... Le blanc manteau qui s'étire sur le Jardin pastoral (n°8) est d'origine animale, puisqu'il s'agit d'un paillage réalisé en laine de mouton. « C'est isolant l'hiver, cela capte l'humidité l'été et cela apporte des éléments nutritifs après un an », résumement les jeunes architectes Paul de Marliave et Gala Pillaud-Vivien, qui ont testé cette technique autour de pommiers dans le Cher. Ils se sont associés à Manon Jacob, artiste et designer textile, afin de créer un jardin aussi féérique qu'utile, où les graminées vaporeuses

et les vivaces colorées vont sublimer la matrice de fond, blanche. « La laine est un résidu que les éleveurs ne peuvent valoriser, ils la brûlent ou l'enterrent. Nous avons voulu montrer un débouché pour la laine de mouton (du Cher) que nous avons lavée et cardée à la main pour qu'elle soit floconneuse. » On la découvre également feutrée pour adoucir des assises en pisé. Des processus industriels peuvent être mis au point pour un paillage à plus grande échelle. « Le suint peut être intéressant, mais ici nous avons dû l'enlever pour des questions d'hygiène. »

L'éveil de la graine pour la beauté du gène

L'ADN décliné de façon végétale peut représenter la biodiversité.



L'éveil de la graine, source de vie du monde végétal.

Imaginé par un groupe d'étudiants de l'Institut agro Rennes-Angers, ce jardin (n°14) coche toutes les qualités que l'on attend du festival : il est esthétique, s'empare du thème annuel de manière originale et l'exprime avec beaucoup de lisibilité.

Pour le concevoir, les cinq apprentis ingénieurs en paysage sont partis du constat que la graine était la source de vie du monde végétal. Dans leur jardin, elle est représentée par une imposante structure de bambou tressé d'où jaillissent de gros

brins d'ADN en fer forgé symbolisant la diversité génétique.

Après avoir volé au-dessus des massifs, ils plongent dans la terre. Chacun dans un environnement différent : jardin sauvage, ornemental ou potager. Un peu plus loin, un gros bourgeon floral, lui aussi fait de bambou tressé, symbolise une autre étape du renouveau de la vie.

Un cocon garni de bancs où le visiteur peut, à mi-chemin du festival, prendre le temps de se ressourcer avant d'aller butiner d'autres jardins.

LES JARDINS DE CHAUMONT

Tisser des liens au fil des jardins

Les sources de la vie s'entrelacent. Deux jardins, du Québec à la Belgique, utilisent des fils colorés pour évoquer leurs interactions.

C'est autour de la culture, de la nature et de l'identité que les paysagistes québécois ont tissé leur jardin baptisé Folklore (n°23), une curiosité à découvrir au cœur du Festival. Les Jardins de Métis fêtent la 25^e édition de leur festival de jardins au Québec et, à cette occasion, ont décidé avec Chaumont d'échanger un espace. La vie dans Folklore surgit de la forêt boréale et de la clairière fleurie. La nature y est forte, mais l'équipe a voulu y placer la main de l'homme, précisément des femmes qui se transmettent un geste de mère en fille depuis que les Ursulines l'ont reproduit sur le continent américain. « Nous avons voulu représenter le geste de ce tissage vertical, sans trame, qui permet de tisser la ceinture typique du Québec, que l'on appelle ceinture fléchée. Avec des fils tendus aux cinq couleurs essentielles: il faut jouer avec, avancer, reculer, circuler », explique Luu Nguyen, architecte paysagiste qui a travaillé avec Émilie Tanguay-Pelchat. La ceinture n'est pas matérialisée, le végétal reste l'élément essentiel; mais sur le sol en bois, des flèches montrent un chemin. Nul doute que de nombreux visiteurs vont chercher sur leur smartphone à quoi ressemblent ces ceintures hautes en couleurs...

L'entrée sur le jardin Au fil de l'eau (n°17) se veut austère; les matériaux et feuillages se font sombres, il y a peu de vie. Puis on découvre un sas en forme de bourgeon et la vie se développe, autour de l'eau. Le jardin lumineux s'enrichit. « L'eau joue un rôle essentiel dans le cycle de la vie, mais elle n'est pas le seul élément. Il y a la lumière, le sol, les interactions du vivant: nous avons conçu un système de cordages pour les symboliser », témoigne Alexandre Vandiest, paysagiste belge.

À des milliers de kilomètres du Québec, le tissage se réinvente dans un geste contemporain. « Le vert symbolise le vivant, le jaune la lumière, le bleu l'eau, le rouge le sol, précise Elisa Lopes Vieira, également paysagiste. Un ruisseau sillonne pour inviter à la quête de la source. » Les cordages deviennent pailles de métal toujours colorées, convergeant vers l'eau. La floraison blanche va mettre en valeur les couleurs des cordes. « Ce sont dans les feuillages que va se jouer la couleur, qui se densifie plus on entre au cœur du jardin », ajoute Elisa Lopes Vieira.



Le jardin de Métis transpose le folklore du Québec jusqu'à Chaumont.

fenêtre sur...



Direction le Grand Nord

Direction le Grand Nord avec le jardin du Paradoxe (n°9), qui aborde le thème du réchauffement climatique sous l'angle de la fonte du pergélisol (ou permafrost). Le phénomène est alarmant.

En se réchauffant, cette couche de sol, censée être perpétuellement gelée, libère de puissants gaz à effet de serre et met en danger - en premier lieu - les écosystèmes qu'elle contribue à créer. Entre forêt boréale et toundra, ce jardin imagine qu'un glissement de terrain a fait apparaître le pergélisol. Pour le représenter, l'artiste-plasticienne de ce duo de concepteurs belges a employé de la résine mêlée à différentes mousses, créant « un matériau à la fois unique et organique ».

Son complice, paysagiste, a quant à lui utilisé une palette végétale complexe, mêlant espèces locales et essences venues de loin, pour reconstituer le Grand Nord.

Sous une clôture cassée évoquant l'action de l'homme, un banc invite le visiteur à contempler le pergélisol, source d'une vie latente paradoxalement porteuse d'espoir.



Après la guerre

Il est une végétation spontanée qui sort sur les anciens champs de bataille et les terres foulées par les armées. On peut l'appeler « polémoflore », ou flore obsidionale, si l'on considère que la polémologie est l'étude scientifique et sociologique de la guerre, et que l'adjectif obsidional se rapporte aux villes assiégées. C'est cette forme de résilience qu'a voulu mettre en scène, tout en la sublimant, un trio de concepteurs issus de l'agence paysagiste parisienne Coloco.

Leur jardin, Polémoflore (n°21), s'articule autour d'une imposante faille, sorte de tranchée héritée d'une guerre ou des fondations d'un chantier abandonné, qu'un jardin se serait réapproprié. Le visiteur observe l'actuelle luxuriance de cette terre autrefois meurtrie depuis un promontoire en bois, ceint d'un garde-corps en cordage rouge. Des bancs faits de matériaux de récupération l'invitent à se reposer en méditant sur l'activité de l'homme et la force de la nature.



Un long ruban vert

Plus qu'un jardin, c'est une promenade que nous offrent les cinq concepteurs italiens du riche Cher jardin, prends soin de moi (n°11). « Tel un ruban vert qui se déroule », selon leurs termes, le chemin mène le visiteur à la découverte de différents petits écosystèmes qui tous se répendent et ne forment qu'un.

Au détour de galeries de bambous, on découvre des hôtels à insectes et des micro-étangs, un nid d'osier tressé surplombant une mare, un potager ou l'évocation d'un sous-bois, abritant ici des plantes aquatiques, aromatiques et parfumées, là des arbres fruitiers et même des champignons, dont les étonnantes « oreilles d'éléphant ».

« Nous sommes partis de l'idée que le jardin est une source de vie pour les humains, les animaux, les oiseaux et les insectes », expliquent les conceptrices.

Partout, ça pépie, ça butine, ça bourgeonne et ça bourdonne. Si le nom de cette création résonne comme une prière, tous les êtres qui la peuplent l'ont sans doute prononcée en chœur. Ils ont été exaucés.

LES JARDINS DE CHAUMONT

La puissance des souvenirs selon Vincent Bioulès

Les paysages de ce peintre offrent une exploration au cœur de la couleur et de la puissance des souvenirs. Ceux d'un artiste accompli de 86 ans, débordant de vie et d'envies.

Nous sommes dans mon atelier, installé dans une tour en Lozère... Et, là, dans ma salle à manger au début de l'automne.

Vincent Bioulès redécouvre avec bonheur ses toiles plus ou moins anciennes (quelques-unes des années 70-80, la plupart peintes après 2000) s'ouvrant sur ses paysages. Elles emplissent les galeries hautes du château, éclatantes de vitalité et de fraîcheur, sur des notes vertes, jaunes et orangées. « Comme disait Bonnard, il n'y a jamais assez de jaune ! » Le visiteur découvre une quarantaine d'œuvres du peintre qui fut membre actif de supports-surfaces dans les années 60, et qui s'est toujours

laissé fasciner par la nature, du sud de la France, notamment. Des toiles presque toutes issues de collections privées, donnant une vision de son œuvre à la fois riche en poésie et en rigueur. « Je me suis aperçu que mes tableaux creusaient quelque chose, mon inconscient traduisait l'espace, la lumière, j'ai donc arrêté les œuvres abstraites. » Et le peintre de 86 ans, pétillant de malice, nous entraîne sur la montagne Sainte-Victoire. Devant les quatre très grands formats, Vincent Bioulès se souvient d'un jour où il peignait là. « J'étais bien, seul avec ma voiture atelier en pleine nature et des gens débarquent. Ils demandent s'ils peuvent m'observer, je me prête au jeu et un



Ce que Vincent Bioulès voit de sa fenêtre.

homme me dit, c'est bien mais, méfiez-vous, ça fait un peu trop Bioulès... »

Plus loin, le même jardin est revisité au fil de plusieurs toiles, décliné en gammes chromatiques. « C'est le paysage que je voyais de ma chambre d'enfant. J'étais occupé par une version grecque qui m'ennuyait, je suis descendu dans le jardin admirer le soir qui venait et je me suis dit que c'est une chose que je ne pourrai jamais oublier. J'ai compris depuis que les seules choses qui nous appartiennent, ce sont nos souvenirs. »

Puis l'on arrive face aux bleus maritimes infinis du golfe de Saint-Tropez. « J'avais 13-14 ans, on se baignait, on peignait des

aquarelles et on pêchait à la ligne. Sur le ponton. Un homme et sa femme très athlétique venaient souvent nager et lui m'a proposé de m'apprendre à plonger en apnée. Je l'ai retrouvée, elle, à Paris des années plus tard : mon prof de natation n'était autre que Boris Vian et je ne le savais pas ! » La toile *Le Mistral sur le golfe*, il l'a peinte en 2023. Boris Vian et sa jeunesse y restent hors champ, pourtant bien présents dans ses puissants souvenirs.

> Paysages de Vincent Bioulès, galeries hautes du château

fenêtre sur...



Les Poirier expérimentent

Anne et Patrick Poirier reviennent ici pour la troisième fois. Avec trois maquettes dorées à la feuille d'or qui flottent sur le pédiluve et se jouent de ses reflets. « L'eau a toujours été présente dans notre travail. Nous avons fait ces maquettes en bois au retour d'un séjour sur un site maya au Guatemala, un lieu incroyable noyé dans la forêt. Puis nous les avons fondues en bronze. Ce sont presque des bateaux... » L'œuvre protéiforme du couple se découvre ensuite dans l'Asinerie avec des lithographies peintes après impression. Qui parlent de ces tulipes, pensées et autres fleurs communes surexploitées notamment en Hollande. Le 7 novembre 2023, Anne et Patrick en visite à Chaumont et pris par les éléments déchainés se réfugient dans la serre. Ils réalisent des photos de fleurs qu'ils vont ensuite poser sur de la porcelaine. « Ça se brise, mais ça se retrouve aussi dans les feuilles... » Le couple confie ne jamais réussir à répéter : « On a toujours envie d'expérimenter, de transformer ! »

> Asinerie et pédiluve



La fresque se déroule

C'est l'opulence bleue et mauve des jardins de Chaumont au mois de septembre que Damien Cabanes a capté. En peignant sur de grandes bandes de papier déroulées à même le sol, dans les allées le matin et le sous-bois l'après-midi. « Il a fallu repérer quinze jours où la température, le vent, toutes les conditions étaient réunies. Je n'ai jamais autant travaillé, je me suis complètement oublié dans les fleurs, ou dans la peinture... Je ne sais plus. » Les rouleaux de toile présentés sont à la même échelle que les modèles. Le peintre se déplaçait dans les jardins, comme sur les rails d'un traveling. La restitution est elle aussi immersive : on est baigné dans le flower power au fil des salles de la galerie basse du fenil et de la cour Agnès-Varda. « Je ne connais pas du tout le nom de ces fleurs, je ne connais que leur picturalité. » Un langage riche et nourri de la peinture en plein air. « Il faut s'imprégner des sensations et les retranscrire tout de suite. »

> Galerie basse du fenil et cour Agnès-Varda



Portées par le vent

Bouleau, ambrisie, graminées : ces plantes ont en commun d'avoir des pollens allergènes. Entre les personnes allergiques et ces pollens, se forme un torrent de larmes. Aussi l'artiste Karine Bonneval a-t-elle décidé d'en montrer la beauté à tous, sans danger, en travaillant avec un aérobiologiste. « J'ai voulu faire le portrait d'un pollen. Grâce à une préparation scientifique, par réaction chimique, on voit comment les minéraux et composés organiques se déposent sur le filtre », explique Karine Bonneval. Le procédé est complexe mais rend les pollens inoffensifs et surtout captivant de beauté. Et donne à voir des détails de 25 microns à côté desquels nous passons au quotidien, même si notre corps y réagit de plus en plus. « C'est la pollution qui cause cette montée des allergies, car elle casse l'armure des pollens. J'ai voulu présenter cela dans un petit théâtre avec une prairie magique... » Seul un lustre fait de larmes de pollen en savon éclairer la scène. Fascinant.

> Galerie haute de l'Asinerie

LES JARDINS DE CHAUMONT

Ces monstres à débusquer dans le parc

Le parc historique se transforme en parc de Bomarzo en accueillant des monstres cachés au creux d'un bosquet, des arbres qui parlent et des sculptures dépouillées et massives.



Les sculptures minérales de Denis Monfleur.

Il figurent parmi les jardins les plus extravagants de la Renaissance italienne. Les jardins de Bomarzo ont indéniablement inspiré la directrice du Domaine de Chaumont cette année, à l'heure de proposer aux artistes d'investir le parc historique.

Il y a tout d'abord la grotte de Barceló qui donne le la (*lire en dernière page*), puis une série de monstres à débusquer aux détours d'un bosquet. Les deux grands bronzes de Prune Nourry sont en trompe-l'œil. On pense ces deux personnages faits de corde et se fondant presque entre les arbres ? Ils sont en bronze, échappés de l'opéra-ballet Atys de Lully. Ces sculptures anthropomorphes présentent l'instant où Atys est transformé en pin pour avoir résisté à l'amour de la déesse Cybèle. Dans un pavillon naturel, au cœur d'un cercle de cèdres plus que centenaires, les métamorphoses d'Ovide trouvent un nouvel écho.

Pour débusquer les géants de Denis Monfleur, il faut se montrer curieux. Son *Oiseau* et son *Homme sauvage* se cachent. Le sculpteur a travaillé d'imposants volumes de lave de Chambois et d'orgue basaltique. Il joue avec les anfractuosités de la pierre pour donner naissance à ces hommes qui ne sont pas vraiment. On lève la tête pour jauger leur stature sacrée, on cherche où se tourne

leur regard. Peut-être vers les trois sculptures monolithiques que l'artiste a posées depuis la saison dernière près de la grange aux abeilles.

Olga Kisseleva a, quant à elle, tissé un bijou sur l'un des cèdres du parc. Et par ce travail tout en finesse, fait de cuivre, lithium, cobalt et néodyme, elle confère une humanité encore jamais révélée à ce géant. « Je travaille avec le CNRS depuis dix ans et nous avons réussi à mettre en place un système de communication entre ce cèdre et un arbre au Japon. Leur communication est physique, chimique, électrique », explique l'artiste d'origine russe. Par des capteurs, ces informations sont transmises entre les deux. L'artiste décrypte leurs échanges pour les hommes : « Les arbres sont à la limite de leurs capacités de résilience des deux côtés. » D'un monstre à l'autre, on s'arrêtera devant deux œuvres de métal. Les fûts de Vincent Barré, sculpteur habitué de Chaumont, qui a travaillé le fer en formes gigognes, pentagones d'un côté, ellipses de l'autre. « J'aime parler de la masse, j'ai gardé ce goût de la pesanteur et de la lenteur. » Les lignes courbes de Bernar Venet sont, elles aussi, massives et aériennes, et traduisent l'obsession mathématique de l'artiste.

> Parc historique.

Pascal Oudet révèle la transparence du chêne

Pascal Oudet tourne le bois comme personne. Il en sort une dentelle de chêne alliant finesse et résistance. Témoin d'une sécheresse chronique inquiétante.

C'est un délicat travail de tournage que l'artiste peut à tout moment rater. « Le bois ne m'attend pas ! » Pascal Oudet ne travaille que le chêne et le bois vert. Cet ancien ingénieur a décidé un jour de laisser sa passion prendre toute la place. Un choix judicieux puisque sa pièce *Laissez entrer le soleil*, exposée au château de Chaumont, a reçu l'an passé le prix Liliane Bettencourt pour l'intelligence de la main.

Pascal Oudet choisit des arbres déjà coupés, comme cette masse de 130 kg qu'il va travailler avant qu'elle ne sèche. « Sur le tour, je procède à l'enlèvement de la matière. Puis je viens travailler par usure au sablage. Il y a des formes où cela creuse, d'autres où je laisse les ondulations naturelles. On peut lire l'histoire de l'arbre : les cernes sont très larges les années favorables, très fins les années difficiles. » C'est la maille résistante au sablage qui va donner sa structure de dentelle à l'œuvre. La matière était là, elle disparaît ou résiste, rendant visible le paradoxe de la vie de l'arbre, tiraillé entre fragilité et résistance.

Le résultat s'avère d'une finesse remarquable et d'une extrême légèreté. Le chêne se découvre tout en transparence, et c'est pourtant sa force, sa longévité que l'on perçoit.



Le chêne comme on ne l'a jamais vu, après être passé entre les mains du sculpteur Pascal Oudet.

Le sculpteur a observé une sécheresse accrue ces quatre dernières années. « Normalement, une année se traduit par deux à trois millimètres de matière, là il y a tout juste 1 millimètre. Sur les soixante-dix ans de la vie de l'arbre, je constate les années manquantes. Mais depuis 2019, c'est la première fois que je vois plusieurs années consécutives. C'est un peu plombant je l'avoue, j'ai voulu raconter cette histoire d'arbre... »

Pascal Oudet peut besogner sur son tour douze heures d'affilée, comme sous l'œil aiguisé de Chronos. Si le chêne met des décennies à pousser, l'œuvre doit, elle, être accouchée avec célérité pour conserver sa force et son message. Les pièces présentées à Chaumont n'ont que quelques mois d'existence et ne seront pas les dernières. « J'ai acheté un arbre sur pied, qui faisait 28 mètres de

haut, que j'ai démonté branche par branche. Je compte le refaire tranche par tranche. » Et montrer ainsi au public sa vie et surtout les gros accidents qui l'ont émaillée. Afin de faire prendre conscience, in fine, de la fragilité de notre monde.

> Galerie du Porc-épic, château

22 MAI 2024 | 41 | LES JARDINS DE CHAUMONT | 7

LES JARDINS DE CHAUMONT

La grotte Chaumont selon Miquel Barceló

L'artiste espagnol Miquel Barceló a posé une œuvre pérenne au cœur du parc historique. Son incroyable grotte Chaumont, lien entre le lointain art pariétal et l'art contemporain.

Généreux, enthousiaste, volubile : Miquel Barceló n'a pas déçu son public lorsqu'il est venu présenter son œuvre tant attendue à Chaumont, le 1^{er} mars 2024. Sous une pluie qui n'a pas refroidi l'Espagnol, bien au contraire : « Les blancs n'en sont que plus éclatants ! »

Cela faisait plus de deux ans que la région Centre-Val de Loire, propriétaire du Domaine, attendait cette commande spéciale à l'enfant chéri de l'art contemporain international. Mais il a fallu jouer entre la disponibilité de l'artiste et ses ambitions toutes nouvelles. Barceló, qui adore expérimenter, a voulu se lancer dans une céramique monumentale, comme il n'en avait encore jamais créée.

L'inspiration. Miquel Barceló a mis longtemps à la trouver. Barceló avait repéré le bosquet où il voulait installer sa céramique, mais a réalisé une quarantaine de maquettes sans aboutir : « Je voyais comme un grand évier, une piscine avec des poissons, qui se regarderait du haut vers le bas. Mais ça ne me plaisait pas. » Captivé depuis toujours par l'art pariétal, grand admirateur des grottes Chauvet et d'Altamira, il s'est engouffré sur ce chemin sans s'en apercevoir. « Il n'y a pas de message, mais un titre, oui, on l'appelle la grotte Chaumont... », confie-t-il à la presse.



La grotte Chaumont ouvre sa gueule et livre ses merveilles.

La technique. Les œuvres de Miquel Barceló ne sont pas destinées à vivre de longues années dehors. Il lui a donc fallu inventer de nouveaux procédés. Trouver une argile qui ne rétrécisse pas, afin de conserver la structure en acier. « C'est un seul morceau, comme un tableau ! J'ai dû pour cela construire mon propre four de 9 mètres par 6 mètres, sur roues pour pouvoir le sortir de mon atelier. Et cuire la grotte à 1150° ! » À Majorque, sur son île, antre de cette créature minérale qui prend des allures de monstre vivant. Avec ses petits yeux verts ou ses longues dents.

La chasse aux trésors. Le regard du visiteur pénètre donc dans la gorge du monstre et y découvre un trésor. Et Barceló de citer la folle litanie : une dizaine de chevaux, un grand poisson, un calamar, une jeune fille en méduse, une jument « avec beaucoup de tétines comme la louve de Rome », des têtes de

chèvres, un bélier avec des cornes, sans oublier une présence humaine. « Les gravures ont été réalisées quand la terre était molle. » L'œuvre de 6 tonnes ne bougera plus. « Peut-être sera-t-elle plus difficile à détruire que le château ! », lance l'artiste. Les visiteurs n'ont pas tardé à se lancer à son assaut.

> La grotte Chaumont, parc historique

fenêtre sur..



L'homme et le monde

« Nous appartenons tous à la terre, mais la terre ne nous appartient pas ! » Le propos de Gloria Friedmann est résolument écologiste, sa démonstration sans conteste figurative. Tout le monde peut identifier dans son installation Le locataire, un homme assis sur une sphère portée par une tortue. « Le locataire, c'est celui qui quittera les lieux un jour en les laissant en bon état ! J'ai voulu que l'œuvre soit portée par un animal symbole de la lenteur, pour moi c'est la bonne vitesse. » Une tortue peut-être elle aussi échappée des jardins de Bomarzo... L'œuvre se découvre avec immédiateté dans sa rondeur, mais n'est en rien simpliste. Faite d'une seule matière, la terre crue, qui unifie trois mondes que tout pourrait pourtant séparer. « Je prends la terre dans mon potager, c'est une terre bourguignonne, qui devient très dure et résistante. » Dans cet ensemble composé autour d'une terre écrasée, l'homme regarde en arrière, alors que la tortue avance à petits pas vers l'avenir. Pour qui le temps va-t-il s'arrêter ?

> Écuries



Bibliothèque des sols

La terre, les sols, nous sont infiniment précieux. L'artiste japonais Kôichi Kurita les collectionne en fioles, tels des épices ou parfums rares. Il en constitue des bibliothèques uniques répertoriant leur diversité. L'artiste a commencé à collecter, inventorier, sécher, travailler la terre au Japon, sur l'île de Honshu où il a initié son projet Bibliothèque de terres. Il y a vingt ans, il découvre les terres françaises. Et à Chaumont, ce sont les Terres de Loire qu'il présente, déclinées en des centaines de fioles, dans les entrailles du château. L'effet est tout d'abord visuel : on découvre qu'il y a une déclinaison de couleurs surprenante dans la terre. Des roses, des ocres, qui apparaissent au cœur d'un travail raffiné, disposé sur une table ronde. On se promène entre sables et calcaires dans les départements bordant ou avoisinant la Loire. Et l'on découvre qu'à Chaumont-sur-Loire, la terre prend des teintes très foncées. Comment est-elle à Chambord ? Le jeu ne fait que commencer.

> Tour de Diane, château



Recyclage bourgeonnant

Oxygen, de Pascale Marthine Tayou, nous emmène dans un voyage entre la France et le Cameroun. Son art hybride est sans frontières. Dans la grange aux abeilles, on découvre quatre de ses installations. Des odas au recyclage, structurées par des bois flottés recouverts de goudron. « Au Cameroun, des enfants ramassent les bouteilles que nous voyons sur la plage », explique Chantal Collet-Dumond, directrice du Domaine de Chaumont-sur-Loire. Des bouteilles malheureusement échouées à la mer où elles causent des dégâts gigantesques à l'échelle de la planète. Alors, Pascale Marthine Tayou a apposé sur ces débris de plastiques des sortes de pansements, des fragments de tissus recyclés arrachés à des bouibous. Toutes ces matières dialoguent entre elles et se déplient au-dessus des têtes des visiteurs, sous un éclairage cru. Rituels, symboles, actualités, Cameroun des racines et nomadisme actuel se mêlant sous les mains de l'artiste. Et ces bois morts reffleurissent comme on ne s'y attendait pas.

> Grange aux abeilles